

Keith Waldrop

# Tant qu'il fera jour

**une histoire américaine**

TRADUIT PAR PAOL KEINEG



*Éditions de l'Attente*

Le traducteur remercie Keith Waldrop d'avoir bien voulu répondre à de nombreuses questions et, par-dessus tout, Françoise Valéry pour ses relectures méticuleuses et exemplaires.

Titre original : *Light While There is Light - An American History*, paru pour la première fois aux États-Unis en 1993 chez Sun & Moon Press (Los Angeles). Réédité par Dalkey Archive en 2013.

Pour cette traduction © Éditions de l'Attente, 2015  
ISBN : 978-2-36242-053-5

*www.editionsdelattente.com*

Les éditions de l'Attente reçoivent le soutien du Conseil Régional d'Aquitaine pour leur programme éditorial.

*Pour Elaine*

*Le hors d'atteinte de ceux  
Qui ont atteint la mort...*

EMILY DICKINSON

*Travaille, car la nuit arrive...*

UN HYMNE ANCIEN

# Table

Un pèlerinage

p. 13

Tibet

p. 109

Le discernement des esprits

p. 165

L'appel ne garantit rien

p. 201



*Opal Mohler, ma mère, entourée de ses parents  
(Leeton, Missouri)*

# Un pèlerinage

## I

J'ai lu beaucoup d'histoires de revenants et d'apparitions. Mes fantômes à moi se contentent de disparaître. Je ne les vois jamais. Ils me hantent en n'étant pas là, à la table où personne ne mange, à la fenêtre vide qui laisse entrer un soleil sans ombre.

Peu de souvenirs me disent ce qu'a été mon enfance – d'autres peut-être, plus tard, remonteront à la surface. Parmi eux, il y a la pièce assombrie d'où proviennent les gémissements de ma mère. Je ne me souviens pas d'un moment particulier ; ceci constitue la toile de fond de longues années, presque tout mon jeune âge. Elle gémit pour tant de raisons qu'il sera difficile de faire autrement que d'en suggérer la variété. Je reste sans doute dans l'ignorance de ses souffrances les plus exquises. J'en sais assez pour ne pas prendre les lamentations à la légère.

Parfois je pouvais la persuader de jouer du piano. Elle s'asseyait au vieux piano droit et délabré, les yeux clos, retrouvant les vestiges d'une polonaise de Chopin ou

quelque valse facile de 1920. Et puis – c'est ce qui l'émouvait – les « Variations brillantes » d'un dénommé Butler, sur « Ne m'abandonne pas\* » ou quelque autre hymne. J'étais fasciné par la façon dont elle gardait les yeux fermés. Parcourir la partition, ou lire un paragraphe, lui donnait la migraine.

Bien entendu, je connaissais les paroles des hymnes qu'elle jouait, et que je les chantasse ou non, elles résonnaient dans mon oreille interne, pénétraient même la brillante virtuosité de Butler.

Un jour le fil d'argent rompra  
Et j'aurai cessé de chanter

Une foule de fantômes dans ces vers.

Mais Ô quelle joie de m'éveiller  
Dans les appartements du Roi.

Ce n'est pas pour elle que j'écris ceci. Elle est morte, enfin sauvée, hors de tout récit. Je me souviens encore à quoi elle ressemblait à certains moments, sa façon d'évoluer dans certains espaces. Mais peu à peu elle s'efface, remplacée par une description qui manque de substance, perdue dans le souvenir. Mieux vaut rendre ceci le plus clairement possible. Tout ce dont on se souvient, en fin de compte, ce sont les mots.

---

\* *Pass Me Not.*



« J'ai toujours été tellement faible, disait-elle. Mon cœur. » Elle prenait sa gorge entre le pouce et l'index ; c'est ainsi qu'elle prenait son pouls. « Quand j'avais seize ans, le docteur – à ce moment-là, un plaisir inaccoutumé dans la voix – a dit qu'il ne fallait pas que je travaille, que j'étais faite pour m'asseoir sur un coussin de velours. »

Elle enseignait déjà le piano tout en fréquentant le lycée. (Combien je l'ai peu connue, en réalité, sa vie se retirant dans le blanc d'avant ma naissance – quand on m'a demandé des détails après sa mort, je me suis trompé sur le lieu de sa naissance.) Alors que mon père avait fait du droit, puis travaillé aux chemins de fer, elle était entrée au conservatoire, y avait reçu son diplôme, mais alors, fuyant ses parents, elle s'était mariée et, comme on dit, eut des enfants.

Ce n'est pas mon père qu'elle épousa – celui-là est arrivé plus tard. Je possède deux photos de son premier mari. Dans les deux, il tient son bras gauche à la Napoléon, comme s'il tenait un verre devant lui, sauf que la main est vide. « Il posait de cette façon, m'a-t-elle dit, il était fier de sa montre bracelet. » Il fit une apparition, des années plus tard, avec sa deuxième femme, du nom de Bessie, une créature au visage triste, d'apparence convenable, qui, paraît-il, lui serrait la vis en lui allouant des sommes petites mais fréquentes. Il était alors (je veux dire, au moment de sa réapparition) coiffeur à Hot Springs, Arkansas.